Document generated on 07/01/2025 3:44 a.m.

Recherches sociographiques

Réjean BEAUDOIN, *Naissance d'une littérature : essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française, 1850-1890*

Gabriel Dussault

Volume 31, Number 3, 1990

La santé

URI: https://id.erudit.org/iderudit/056561ar
DOI: https://doi.org/10.7202/056561ar

See table of contents

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)
1705-6225 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dussault, G. (1990). Review of [Réjean BEAUDOIN, *Naissance d'une littérature : essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française, 1850-1890*]. *Recherches sociographiques*, *31*(3), 445–447. https://doi.org/10.7202/056561ar

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

cette matière.) Ce défaut n'enlève rien à la qualité du livre qu'il faut prendre le temps de parcourir.

Jacques HAMEL

Département de sociologie,
Université de Montréal.

Réjean BEAUDOIN, *Naissance d'une littérature : essai sur le messianisme et les débuts de la littérature canadienne-française, 1850-1890*, Montréal, Boréal, 1989, 209 p.

La thèse centrale de cet ouvrage veut montrer que le messianisme qui a fleuri au Québec au siècle dernier, loin de semer « le vent de la révolte populaire » comme il l'avait fait ailleurs « depuis des millénaires » et dans la foulée duquel on chercherait en vain « les traces d'une révolution », a par contre sous-tendu l'avènement de la « littérature nationale » qui s'élabore à partir des années 1860, « la réalité sociale » s'aliénant « dans un rêve impuissant, mais ce rêve [prenant] forme dans une réalité fictive » (pp. 17s) : d'où, peut-être, au bout du compte, « un peuple littéraire au lieu d'un État national et une identité culturelle en guise de souveraineté politique ». (P. 194.) Si cette littérature, « plongée dans une continuité qui la reliait aux autres discours sociaux » (p. 196), paraît dominée, assujettie, quasi englobée par l'idéologie, l'auteur se refuse cependant vigoureusement à la voir exclue du champ littéraire. D'ailleurs l'inscription du messianisme dans la littérature implique une transposition et, en particulier, serait marquée par un mouvement de féminisation. À l'intérieur du messianisme canadien-français, on pourrait distinguer deux tendances : l'une, « idéologique et pratique, philosophique et politique » (virile) ; l'autre, « littéraire et morale, didactique et religieuse » (féminine). (P. 55.)

Après deux chapitres consacrés aux « définisseurs » du messianisme canadien-français et au « discours sur la littérature nationale qui apparaît entre l'histoire et la critique littéraire » (p. 12), un troisième s'arrête au corpus de légendes qui forme « un répertoire considérable dans la production littéraire de l'époque », et plus particulièrement aux œuvres de l'abbé Casgrain et de Joseph-Charles Taché : en plus d'avoir apparemment pour l'une de ses fonctions « d'endiguer la popularité du roman moderne entaché de laxisme moral et de réalisme social », la légende appellerait aussi « plus qu'aucune autre forme, la mise en valeur d'un héros messianique ». (Pp. 82s.) (Encore que, dans ce qu'on nous en donne à connaître, ici en tout cas, on ne rencontre guère de tels héros !) De la *légende*, les deux chapitres suivants, portant respectivement sur *Les anciens Canadiens* de Philippe AUBERT DE GASPÉ (« qui s'est attelé le premier à l'entreprise d'unir l'histoire et la légende sous la forme du roman », p. 116) et sur *Jean Rivard* d'Antoine GÉRIN-LAJOIE, nous transportent dans l'univers du *roman* ; les deux œuvres constituent en quelque sorte un diptyque, révélant « les sens divergents auxquels est soumis le message monologique du messianisme mis à l'épreuve de la fiction ». « Gérin-Lajoie transforme en volonté d'action le tendre souvenir de la tradition [...] l'image rêvée des origines se matérialise en projet de société sous [sa] plume » (p. 141) ; son roman, enfin, « réalise tout le programme politique du messianisme » (p. 167). L'essai se termine par l'étude de l'*épopée*, représentée par *La légende d'un peuple* de Louis FRÉCHETTE qui « illustre parfaitement la

contrainte exercée sur le sujet écrivant par la pression diffuse du système sémantique dominant». (P. 187.) Démarche d'un Québécois d'origine qui enseigne la littérature québécoise à l'Université de Colombie-Britannique, cette relecture est naturellement jalonnée d'analyses proprement littéraires qu'il ne convient pas d'examiner ici.

L'idée de base du livre de Beaudoin signale une fois de plus l'importance capitale du messianisme dans la culture québécoise de la seconde moitié du XIXe siècle. Certes les textes étudiés ne traduisent pas tous aussi manifestement sa présence (si ce n'est au sens général qu'«il faut que tout ce qui s'écrit parle avec l'accent sacré de la patrie», p. 113), mais, du moins, la relation historique entre cette idéologie et la littérature nationale née dans les années soixante apparaît assez clairement sous la figure de l'abbé Casgrain, «père» de cette littérature (pp. 62s). N'est-il pas cependant quelque peu excessif de dire que «la naissance de la littérature canadienne-française [...] semble constituer la grande [la seule?] réalisation de ce messianisme» (p. 12), que «l'institution littéraire [est...] sa seule progéniture encore vivante et toute sa réalité historique» (p. 18)? N'a-t-il pas inspiré des projets dont l'échec ne doit quand même pas occulter les retombées historiques réelles? Bien plus, sa logique eût-elle conduit à la production d'une identité culturelle en guise de souveraineté politique, la chose serait-elle pour autant tellement négligeable? Et s'il avait été nécessaire au maintien du vouloir-vivre d'une société problématique? Sans lui, *à défaut d'autre chose*, eût-on encore tellement parlé d'une «société distincte» au seuil du troisième millénaire?

L'auteur ne va-t-il pas aussi un peu vite en besogne lorsqu'il suggère, si je le lis bien, que ce messianisme n'émane «pas d'un mythe populaire effervescent, mais d'une élite soucieuse au contraire de prévenir toute répétition des événements de 1837-1838»? (P. 17.) Que signifie alors cette «projection collective, nourrie d'attentes populaires» dont il parle à propos du curé Labelle? (P. 49.) Et si, de façon plus générale, il existait une sorte de filiation historique entre l'effervescence religieuse des années quarante, l'affirmation plus marquée du catholicisme comme religion nationale, sa constitution en Église-nation, et les constructions d'un Casgrain ou d'un Laflèche? Le fait que «Casgrain déplace [...] l'accent de l'historiographie cléricale en marquant plus nettement le passage de la conversion des Indiens à la formation chrétienne d'une nouvelle nation missionnaire» (p. 35) serait-il révélateur de quelque chose d'important? Il me semble que les origines, les sources, les enracinements du messianisme national restent encore à étudier, à scruter de plus près, avec beaucoup de minutie, de rigueur, de finesse (il faudrait en particulier se méfier du jeu des citations qui peuvent exprimer aussi bien la recherche de cautions que la reconnaissance d'influences subies).

Beaudoin me paraît également sous-estimer la portée contestataire de ce messianisme. Sans doute, comme je l'ai déjà écrit, s'agit-il d'une forme relativement faible et pâlotte de messianisme, la contestation qu'il exprime n'atteint pas la virulence qu'on rencontre ailleurs, et sa portée critique reste mitigée. Mais est-il à ce point aseptisé qu'on puisse légitimement le situer dans «une structure sociale dont tout indiquait qu'elle n'avait jamais manifesté la moindre velléité de protestation contre sa situation précaire, son asservissement séculaire et son avenir entravé»? (P. 16.) Et Labelle alors? lui qui «a porté sur ses larges épaules l'humiliante condition de ses compatriotes et voulu restaurer leur fierté déchue», qui «a pris sur lui de reconquérir un pays dépossédé»? (Pp. 49s.)

Dans un autre ordre d'idées enfin, je me demande pourquoi l'auteur, qui a lu mon *Curé Labelle* et paraît en approuver le contenu, persiste à dire que «la leçon du roman [*Jean Rivard*] se veut l'illustration de la thèse agriculturiste», et comment il peut écrire que «le caractère idéologique» de la colonisation «dans la pensée de l'époque exclut [...] l'intérêt matériel au

profit exclusif d'un idéal spirituel: la vocation providentielle du peuple canadien-français» (p. 156), alors qu'il signale par ailleurs, dans le contexte de la colonisation labellienne, que, «nullement hostiles au progrès économique et industriel, les établissements de nouveaux colons l'inscrivaient au contraire au premier rang de leurs objectifs». (P. 53.)

Ces questions posées, je pense que le livre mérite l'attention de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire et à la sociologie de notre culture.

Gabriel DUSSAULT

Département de sociologie,
Université Laval.

Jean DE BONVILLE, *La presse québécoise de 1884 à 1914: genèse d'un média de masse*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1988, xi+416 p.

La recherche de Jean de Bonville s'étaie sur une étude d'André Beaulieu et Jean Hamelin à l'effet que le journalisme québécois a connu une période de transition entre 1884 et 1914. Le journalisme d'opinion dont le public cible est constitué de lecteurs ayant en commun une vision politique et des valeurs sociales cède la place à un journalisme d'information dont le but est de toucher tous les lecteurs virtuels d'une région. L'auteur y voit un phénomène analogue à une transformation organique: «Comme la chrysalide devient papillon le journal d'information naît du journal d'opinion.» (P. 1.) Il s'attachera, tout au long de son ouvrage, à préciser pourquoi et comment ce changement se produit.

Le tableau qu'il brosse de la presse québécoise, quotidienne et hebdomadaire, comprend trois éléments: un horizon, une arrière-scène et un avant-plan. Au loin, les contextes social et économique de la fin du siècle dernier dont l'analyse des tendances démographiques de l'alphabétisation, des moyens de communication et de l'évolution de l'économie trace les grandes lignes.

En fond de scène, on fait une description statistique des publications consacrées à l'actualité politique et générale, et on présente leur configuration géographique au cours de la période étudiée. De plus, on y rend compte des multiples transformations de l'entreprise de presse: changements techniques touchant la production du journal et changement de la structure financière de l'entreprise.

Sous les feux de la rampe, évolue la triade comprenant le journaliste, le journal et son public. Alors que l'entreprise de presse abandonne un mode de production artisanal pour se convertir aux règles de la production industrielle, le journaliste-rédacteur fait place au reporteur; l'opinion, jadis prédominante, est désormais réservée à une section du journal entourée de nouvelles qui occupent de plus en plus d'espace; et le public visé n'est plus l'élite mais le peuple.

L'axe temporel est le fil conducteur de la recherche qui le tisse en une matrice explicative. En effet, synthèses et analyses soutiennent l'idée que les modifications de la